

Juin 2026

L'origine de l'oppression des femmes

Préambule

Cette note théorique met en regard Engels et l'anthropologie moderne (Héritier, Godelier, Lévi-Strauss, Bourdieu).

Avant toute chose, il faut mesurer la portée de la réflexion d'Engels en 1884. À une époque où l'oppression des femmes était presque universellement pensée comme naturelle, biologique, voire divinement ordonnée, Engels fait un pas décisif : il historicise cette oppression. En affirmant qu'elle a un commencement daté, lié à des transformations matérielles précises (l'apparition du surproduit, de la propriété privée, de l'héritage), il en fait un phénomène social et non une fatalité de nature.

Il y a là une matrice indispensable de toute pensée : ce qui a une histoire peut avoir une fin.

Mais cet apport fondateur a souvent été figé, dans certains milieux militants, en un dogme simplifié : un "âge d'or" matriarcal originel suivi d'une "chute" au Néolithique, le tout suffisant à expliquer l'ensemble du système patriarcal tel que nous le connaissons. Cette lecture schématique, réduite à une seule cause économique et à une seule séquence chronologique, s'est heurtée aux apports de l'anthropologie et de l'ethnologie du XXe siècle — disciplines qu'Engels, écrivant en 1884, ne pouvait tout simplement pas connaître dans leur développement ultérieur.

Cette annexe/note vise donc moins à "réfuter" Engels qu'à prolonger son geste historicisant à la lumière de savoirs qu'il n'avait pas à sa disposition, afin de permettre aux militant-es de dépasser le raccourci dogmatique selon lequel le patriarcat ne serait qu'un "sous-produit" tardif des classes sociales. Il s'agit de comprendre l'autonomie structurelle de la domination masculine — et, par conséquent, l'impérieuse nécessité du combat féministe, y compris et surtout dans le mouvement syndical.

Sabine Reynosa

Introduction

Les femmes subissent encore de la discrimination systémique ou du sexisme ordinaire.

La discrimination systémique est inscrite dans les pratiques ou les méthodes utilisées dans un milieu donné sans qu'il n'y ait intention ou conscience de discriminer.

Le sexisme ordinaire est la banalisation d'attitudes, de comportements ou de réflexions sexistes. Des gestes qui peuvent sembler anodins, mais qui traduisent une discrimination réelle en infériorisant les femmes.

Le féminisme n'en est pas à ses débuts. En tant qu'ensemble d'idées et de mouvements, il vise un but commun : atteindre l'égalité entre les femmes et les hommes dans toutes les sphères de la vie pour une société plus juste, plus heureuse et plus prospère.

Mais ce mouvement est traversé de nombreuses factions, tendances, courants, selon la grille d'analyse adoptée et les grandes orientations que les uns et les autres entendent porter.

Ce livret vise à faire un état des lieux rapide des courants théoriques qui ont participé au façonnement des débats et thèses d'aujourd'hui.

1. Le dogme du "Communisme primitif" et ses limites

Dans le paysage militant, un réflexe théorique consiste à répéter en boucle les conclusions de Friedrich Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). La thèse est linéaire : au Paléolithique, les humains vivaient dans une sorte de "communisme primitif" égalitaire et matrilineaire.

L'oppression des femmes serait apparue au Néolithique, comme une conséquence directe de l'agriculture, du surproduit, de la naissance de la propriété privée et de l'héritage qui va avec. D'où nécessité de contrôler le corps des femmes et toute la chaîne de production des héritiers. Engels qualifiait ce basculement de "défaite historique du sexe féminin".

Ça se tient, ça a le mérite de la simplicité et surtout...une telle lecture arrange bien des révolutionnaires de salon. Elle permet de se concentrer sur les choses dites sérieuses : commençons par liquider patronat et classes sociales. Quant au patriarcat, il tombera bien tout seul au lendemain du Grand Soir !

Malheureusement pour le côté pratique de notre rétroplanning révolutionnaire, le 20^{ème} siècle nous en a pas mal appris sur le mode de fonctionnement des sociétés humaines. Y compris les plus éloignées de ce qui pouvait entrer dans le champ de connaissances de Engels au 19^{ème}.

L'anthropologie et l'ethnologie contemporaines ont démontré que la hiérarchisation des sexes est bien plus ancienne, plus profonde, et surtout indépendante des structures de classes.

Il est d'usage, dans la pédagogie féministe, de recourir à Françoise Héritier pour contrecarrer Engels. En espérant éviter un effet d'inventaire scolaire, peut-être serait-il plus efficace de convoquer un petit aréopage diversifié dont les analyses peuvent ne converger que sur ce même constat.

2. Claude Lévi-Strauss et le corps des femmes comme monnaie d'échange originelle

Dans "Les Structures élémentaires de la parenté (1949)", Lévi-Strauss pose un constat qui fait voler en éclats le mythe du "communisme primitif" : le passage de la nature à la culture s'est opéré selon lui par le biais du tabou universel de l'inceste et de l'obligation de l'échange des femmes.

Pour Lévi-Strauss, la société humaine naît le jour où des groupes d'hommes décident de ne pas consommer sexuellement leurs propres sœurs ou filles, mais de les échanger avec d'autres groupes d'hommes pour nouer des alliances politiques et pacifiques.

Sans doute objecterez-vous que les pharaons copulaient avec leurs sœurs, tout comme les empereurs incas. Oui mais précisément, à l'instar également des dieux de l'Olympe, ces gens-là ne jouaient pas dans la même cour que le commun des mortels !

3. Françoise Héritier et un autre invariant : la valence différentielle des sexes

Françoise Héritier vient compléter l'analyse de Lévi-Strauss à partir de ce constat : ce sont toujours les hommes, qui échangent à leur profit, et les femmes, qui sont échangées. Dans toutes les cultures connues — y compris chez les chasseurs-cueilleurs les plus isolés —, le masculin est construit comme supérieur et le féminin comme inférieur.

C'est ce que F. Héritier nomme la "valence différentielle des sexes". Pourquoi cette constante ? F. Héritier l'explique par la volonté des hommes de contrôler le pouvoir exorbitant qu'ont les femmes de donner naissance à des individus des deux sexes : aussi bien le "Même" que l'"Autre".

Pouvoir biologique qui a fasciné et terrifié les hommes dès l'origine d'Homo Sapiens, d'où l'enjeu de s'appropriier le corps et la fécondité des femmes. Cette appropriation ne s'est pas faite au Néolithique avec l'apparition de l'argent : elle s'est faite dès l'origine, par le biais de l'échange des femmes entre groupes d'hommes.

Marc Augé, dans ses travaux sur les domaines de la parenté et les structures de l'altérité, confirmera ce mécanisme : la parenté est d'abord une affaire politique où le corps des femmes sert de monnaie d'alliance entre les lignées masculines.

4. Maurice Godelier chez les Baruya

Les observations de terrain de Maurice Godelier, un des fondateurs de l'anthropologie marxiste, rejoignent la thèse universelle de Françoise Héritier sur la valence différentielle des sexes. Désireux d'étudier un terrain "neuf", à l'écart de toute influence occidentale, Godelier se retrouve dès 1967 plongé pratiquement au paléolithique, chez les Baruya de Nouvelle-Guinée. Il leur consacra 7 ans de sa vie sur place et plusieurs décennies d'études.

Dans son ouvrage de référence "La Production des grands hommes (1982)", Godelier analyse une société sans classes sociales, sans propriété privée de la terre, et sans État. Et pourtant, une société inégalitaire au possible, mais dont les inégalités sont basées sur le genre uniquement, et non sur la propriété matérielle. Chez les Baruya, la domination masculine sature l'ensemble de l'ordre social :

- bien que fournissant l'essentiel du travail de subsistance, les femmes sont exclues des moyens de production tels que les outils jugés nobles, comme les haches de pierre.
- exclues également de l'arsenal du secret et du sacré : le pouvoir masculin s'appuie sur des rituels d'initiation stricts, des interdits religieux et sur le monopole des armes.

Godelier démontre ainsi que les rapports de domination entre les sexes ne découlent pas des rapports de production : ils les précèdent et les organisent.

Le pouvoir des hommes sur les femmes n'a pas eu besoin de la propriété privée pour s'institutionnaliser ; il s'est construit sur le contrôle politique et rituel de la parenté et du corps féminin.

5. Pierre Bourdieu : la domination masculine comme structure impensée

Si cette domination est si ancienne qu'elle précède le capitalisme, comment se fait-il qu'elle paraisse encore aujourd'hui si "naturelle", au point que certains militants syndicaux la relèguent au second plan ?

C'est ici que l'apport du sociologue Pierre Bourdieu devient une arme de combat quotidienne. Dans *La Domination masculine* (1998), Bourdieu démontre que l'ordre patriarcal est si profondément ancré qu'il n'a pas besoin de s'exhiber par la violence brute pour fonctionner : il s'impose par la violence symbolique.

L'ordre du monde est structuré de telle sorte que les dominants (les hommes) et les dominées (les femmes) appliquent aux rapports sociaux des schémas de pensée qui sont eux-mêmes le produit de cette domination. C'est le coup de génie du patriarcat, que Bourdieu met à nu : réussir à faire passer une construction historique et politique pour une fatalité biologique ou naturelle.

Traduit en langage syndical : dans le mode de fonctionnement originel de l'humanité, les hommes sont les sujets qui échangent, et les femmes sont les objets échangés. Échangés, ou volés ou violés. Le corps des femmes, en tant qu'outils de reproduction, est la première monnaie de l'histoire humaine, bien avant l'invention de la propriété privée des terres ou des outils de production.

La prostitution moderne n'est rien d'autre que la déclinaison marchande et capitaliste de ce vieux fond anthropologique : le prolongement d'un système où le corps féminin sert de variable d'ajustement et de valeur d'échange ou d'outil de vengeance et d'exutoire entre les hommes.

Et si nous prolongeons la réflexion de Bourdieu sur la violence symbolique, elle peut nous aider, également, à démasquer la novlangue du sex-business. Car les outils sociologiques développés par Bourdieu nous invitent à regarder derrière le rideau scintillant du "consentement contractuel" ou de "l'empowerment" : ce que le discours libéral appelle "libre choix" n'est souvent que l'intériorisation de la domination par les victimes elles-mêmes, poussées par la précarité à valider le seul rôle que la société des hommes leur concède : la disponibilité de leur corps.

Prétendre que l'oppression des femmes naît avec le capitalisme n'est plus scientifiquement tenable au 21^{ème} siècle. De Lévi-Strauss à Bourdieu en passant par Héritier et Godelier, la science démontre que le corps des femmes a été la première monnaie d'échange entre les hommes. Et quelles que soient les modalités de ces échanges, violences incluses, on observe que l'espèce humaine en a fait une affaire d'hommes, entre hommes. Le combat syndical abolitionniste ne vise pas seulement à renverser le patronat, il vise à briser ce double verrou, capitaliste et patriarcal, pour arracher définitivement l'humain aux lois du marché.

En conclusion

Résumons : le patriarcat est un système d'oppression autonome qui préexiste au capitalisme et à la propriété privée.

Il n'a besoin ni d'état ni de classes sociales pour apparaître et prospérer.

Dans le cadre de notre formation syndicale, cette clarification scientifique et matérialiste est fondamentale. Ce n'est pas faire offense à la pensée marxiste que de chercher à la faire vivre et évoluer en fonction de l'état de nos connaissances. Le capitalisme n'a pas inventé la domination masculine : il l'a trouvée sur son chemin.

En système cynique et pragmatique, le capitalisme s'est empressé de l'instrumentaliser pour maximiser ses profits, notamment en s'appuyant sur le travail domestique gratuit des femmes au foyer (cf. Marx) et sur le dumping salarial des travailleuses en entreprise.

La prostitution n'est pas un simple "produit dérivé" du salariat. Elle s'enracine dans ce vieux fond archaïque analysé par les sciences humaines depuis la seconde moitié du siècle dernier : l'idée patriarcale que le corps des femmes est une monnaie d'échange et une marchandise, à l'occasion volée ou violée, à la disposition constante des hommes.

Le capitalisme néolibéral n'a fait que moderniser cette violence millénaire, notamment en lui injectant des algorithmes et le statut d'auto-entrepreneur pour en faire un marché de masse, ubérisé et mondialisé. Bref, on ne peut pas être anticapitaliste sans être résolument féministe et abolitionniste.

Attaquer le portefeuille des "prostituants", pour reprendre ce terme forgé par Marx, c'est attaquer le capitalisme qui finance le sex business et en tire profit ; et refuser la novlangue du "travail du sexe", c'est attaquer le pilier patriarcal qui prétend que l'intimité des femmes est une marchandise disponible.

Table des matières

Préambule 2

Introduction 3

1. Le dogme du "Communisme primitif" et ses limites 4

2. Claude Lévi-Strauss et le corps des femmes comme monnaie d'échange originelle 5

3. Françoise Héritier et un autre invariant : la valence différentielle des sexes 5

4. Maurice Godelier chez les Baruya 6

5. Pierre Bourdieu : la domination masculine comme structure impensée 7

En conclusion..... 9



263 rue de Paris – Case 421 – 93514 Montreuil – Cedex
Téléphone : 01 55 82 89 41 - Fax : 01 55 82 89 42
E-mail : fsetud@cgt.fr Site internet : www.soc-etudes.cgt